NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

76 N° 9 1954

Apparitions

Louis LOCHET

p. 949 - 964

https://www.nrt.be/fr/articles/apparitions-2478

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Apparitions

L'importance des apparitions de la Sainte Vierge pour la vie de l'Eglise au XIX[e] et au XX[e] siècles est incontestable. Jaillies dans la vie personnelle de quelques privilégiés, entourées bientôt de la dévotion populaire, ces apparitions sont maintenant des faits reconnus officiellement par l'Eglise, elles sont proposées publiquement à la dévotion de tous, insérées dans la liturgie.

Cela est un fait nouveau, qui peut paraître choquant. Jamais on n'a vu, dans le passé, l'Eglise attacher tant d'importance à des apparitions. Les premiers siècles ne semblent avoir proposé à tous que les apparitions du Seigneur ressuscité, racontées par les Evangiles. Les apparitions du Christ aux martyrs et aux saints sont considérées comme faits de la vie privée. L'idée ne serait pas venue de les faire entrer dans la liturgie. Au moyen âge, les grands mouvements de la piété populaire se sont tournés vers les reliques. On partait en pèlerinage vers les grands souvenirs du passé. La Terre Sainte, les lieux où le Christ et la Vierge ont vécu, le mont sacré du Calvaire où fut plantée la croix, les tombeaux des apôtres, à Rome et à Compostelle, tels étaient les centres qui attiraient le peuple chrétien. On sent combien tout cela était intimement lié aux grands mystères de l'Incarnation et de la Rédemption.

Le développement de la dévotion à la Vierge, sous le vocable des lieux d'apparitions : Notre-Dame de la Salette, Notre-Dame de Pontmain,... les pèlerinages organisés vers ces centres de piété mariale : Lourdes, Fatima, comme autrefois vers les Lieux saints — tout cela apparaît comme étrangement neuf. On peut se demander si cette forme de piété n'est pas aberrante par rapport à l'ensemble de la tradition. Cette dévotion à la Sainte Vierge, qui se développe dans les neuvaines et les mois de Marie, ces fêtes en l'honneur de la Vierge de tel et tel terroir ne sont-elles pas des excroissances et peut-être des parasites sur le grand courant de la liturgie séculaire, qui adore le Christ dans ses mystères? N'y a-t-il pas en tout cela plus de sentiment, de sensibilité, d'enthousiasme populaire pour tout ce qui est merveilleux, que de sens authentique de la grandeur du dessein de Dieu, qui se manifeste dans les faits de l'Ancien et du Nouveau Testament?

On peut se demander si, en acceptant ce courant de piété mariale, cette croyance aux apparitions, cette dévotion aux pèlerinages, l'Eglise ne cède pas à une sorte d'engouement pour des pratiques plus **attrayantes que profondes, plus pittoresques que solides. Elle, qui se montre si sévère pour d'autres initiatives, manquerait-elle pour**

une fois de vigilance en se laissant entraîner par un courant assez superficiel de piété sentimentale?

Cela vaut la peine de poser ces difficultés. Ce réflexe de méfiance se trouvera naturellement chez tous ceux qui, voisins de l'Eglise catholique, la regardent du dehors. Ces formes de dévotion provoquent souvent chez eux une véritable répulsion. Ils ne peuvent pas comprendre que l'Eglise tolère et encourage de telles choses. Ils ne peuvent admettre une piété dont les expressions s'éloignent tellement de la tradition primitive et des sources bibliques. Et peut-être nous ne faisons pas beaucoup d'efforts pour la leur faire comprendre et pour leur présenter ces faits dans une lumière qui les leur rende acceptables, comme aussi pour discerner ce qui doit être retenu de leurs critiques et nous invite à un approfondissement de cette dévotion mariale.

Cela provient d'un fait beaucoup plus grave et plus délicat à discerner : c'est que beaucoup de catholiques, tout en admettant ces faits tels qu'ils sont reconnus par l'Eglise, tout en participant même à ces courants de piété, ne saisissent pas bien leur sens profond et leur lien avec l'ensemble de la vie de l'Eglise. En partant en pèlerinage, en priant Notre-Dame de Lourdes, en acceptant de boire à la source, ils ont vaguement l'impression de s'abaisser, en abdiquant un instant les exigences de la réflexion et de la raison, à l'élan d'une manifestation populaire.

Sans doute les plus simples sentent d'instinct et les plus cultivés pressentent secrètement que, par cette humble participation à la vie du peuple de Dieu, ils entrent dans un mystère qui les dépasse étrangement. Mais ce pressentiment n'arrive pas à s'exprimer en idées. En sorte qu'il reste pour le croyant une gêne à accomplir des gestes dont sa foi ne saisit pas tout le sens et une impuissance à en découvrir la grandeur à ceux qui n'en ont pas l'expérience.

D'un mot, il semble que le fait des « Apparitions », s'il a été assimilé par la vie de l'Eglise, n'a pas encore été pleinement assimilé par sa pensée. Nous en vivons avant de savoir tout ce qu'il signifie. Il reste là une attente pour le croyant, qui a le droit, dans la foi, de chercher à saisir *le sens* de ce qu'il fait. Dieu nourrit son esprit à partir de ses actes. La soumission au geste extérieur est nécessaire; il faut qu'elle ouvre l'esprit aux richesses du mystère.

C'est ce sens profond du fait des « Apparitions », son lien avec le dessein de Dieu et le Mystère du Christ dans l'Eglise, que nous voudrions rechercher ici, dans une réflexion guidée par la foi.

Quand nous parlons d'« Apparition », nous voulons donner à ce mot toute sa richesse, nous prenons le fait dans toute son ampleur : non seulement la manifestation de la Vierge par des visions ou des paroles, non seulement le message adressé au monde, mais les miracles, les conversions, le culte, le pèlerinage, l'insertion dans la litur-

gie. C'est « ce fait », avec toutes ses répercussions, dans les corps et dans les âmes, dans l'histoire du monde et dans l'histoire de l'Eglise, dont nous voudrions montrer la profondeur, quand on le considère à sa vraie place dans l'Histoire sainte, qui est l'Histoire des merveilles que Dieu accomplit pour son peuple.

Pour saisir cela en pleine lumière, il nous faut d'abord tirer au clair les éléments de cette espèce de méfiance instinctive que tout homme raisonnable peut et doit éprouver en face du merveilleux dans le monde religieux; il nous faut analyser l'impression pénible de piété sentimentale qui peut se dégager de certaines manifestations populaires. Alors seulement il nous sera possible de situer ces faits dans le dessein de Dieu et de saisir leur lien vital avec les théophanies de l'Ancien Testament, avec les miracles du Christ, avec l'accomplissement final des promesses au Jour de son Retour. Ce n'est que dans cette perspective totale qu'ils retrouvent leur sens sacré et que nous y découvrons l'inépuisable renouvellement de l'action de Dieu pour son Peuple, qui est l'Eglise.

I. SITUATION DES APPARITIONS DANS L'ENSEMBLE DU DESSEIN DE DIEU

1. *Méfiance rationaliste et méfiance surnaturelle pour les Apparitions.*

On peut dire sans paradoxe que l'Eglise se méfie des Apparitions. Et quand on parle ici de l'Eglise, il faut entendre à la fois l'enseignement officiel de la hiérarchie et les réactions spontanées des âmes chrétiennes et des prêtres les mieux éclairés. Récemment encore le cardinal Ottaviani mettait en garde les catholiques de toutes nations contre un engouement déplacé pour les faits merveilleux [1]. On connaît les réactions d'un curé Peyramal, à Lourdes, devant les récits de Bernadette. Elles paraissent rétrospectivement d'une sévérité et d'une méfiance presque exagérées. Mais l'Eglise, loin de condamner ces réactions, les approuve et les fait siennes. Ce n'est qu'avec beaucoup de circonspection, après des enquêtes sévères, après l'épreuve du temps et l'insistance des faits, qu'elle s'incline devant l'intervention du ciel. Il semble que ce soit comme une des conditions providentielles du terrain choisi par les apparitions que l'innocence et la simplicité des voyants, en même temps que le rude bon sens des prêtres qui les contrôlent. La meilleure disposition pour recevoir les visites du ciel, ce n'est pas le goût du merveilleux, mais le bon sens, la pureté du cœur et la discrétion. Il est intéressant de comparer cette

1. Article de *l'Osservatore Romano*, 4 février 1951. *D.C.*, 25 mars 1951, col. 353. Cfr D. H. Nicolas, *La foi et les signes* (Supplément de la *Vie spirituelle*, n° 15, 15 mai 1953).

prudence d'Eglise en face du merveilleux, avec le scepticisme rationaliste.

A première vue, il semble que les deux attitudes se ressemblent : même refus de se laisser emballer pour des prodiges, même recours aux droits de la raison critique devant des faits soi-disant merveilleux. Parfois les dehors sont presque semblables : même scepticisme souriant ou bourru devant les affirmations des enfants illuminés. Bernadette tremble presque autant devant le curé que devant le commissaire.

Cependant il faut dépasser les apparences et chercher les racines profondes de ces deux attitudes. Ici, la divergence, et même l'opposition éclatent. Il est nécessaire de bien le comprendre, afin de saisir le sens exact de l'attitude d'Eglise en face du merveilleux. Le rationaliste hausse les épaules, quand on lui parle d'apparitions ou de miracles, parce qu'il ne croit pas et qu'il ne veut pas croire. Ce qu'il rejette, c'est précisément la présence de Dieu, comme Personne, dans le monde. Ce qu'il ne veut pas admettre, c'est une action de Dieu qui s'adresse à lui et appelle une réponse de lui. C'est pourquoi le surnaturel, incarné dans un fait historique, lui fait horreur, lui inspire une sorte de répulsion. Si cela était vrai, un seul miracle authentique, une seule apparition véritable, tout son univers fermé sur lui-même éclaterait, toutes ses positions seraient à réviser, il faudrait tomber à genoux et adorer. Cela, il ne le veut pas. Il repousse à priori la *possibilité même* d'une intervention de Dieu dans l'histoire. Il fixe d'avance les limites de l'action de Dieu suivant les exigences de sa raison. Cela ne doit pas être. Cela ne peut pas être. D'avance il nie le fait, il le refuse. Il le dissout dans l'humour ou dans la critique. Il hausse les épaules : ce n'est rien! ou il étudie : c'est un mirage, une psychose, une folie! Il ne croit pas au Dieu qui parle dans l'histoire.

Il n'en va pas ainsi évidemment de la méfiance de l'Eglise. L'Eglise croit à l'action personnelle de Dieu dans le monde : non seulement autrefois, mais maintenant. L'Eglise ne fixe pas de limites à l'action de Dieu dans l'histoire : elle sait qu'elle est toujours nouvelle et déconcertante et qu'il faut l'accepter d'abord dans son mystère, avant d'entrer dans sa splendeur.

L'Eglise ne se méfie pas de Dieu, mais elle se méfie des hommes et du démon.

Devant le fait merveilleux, le rationaliste n'est pas libre de s'orienter vers n'importe quelle solution. Il est lié d'avance. Il y a pour lui une solution interdite : c'est celle qui découvre l'intervention de Dieu. Il ne doit pas en arriver là. Il sait d'avance qu'il lui faut chercher autre chose.

L'Eglise est libre. Elle sait, par une expérience séculaire, que Dieu **intervient parfois dans l'histoire. Elle croit au merveilleux. Mais**

elle sait aussi que dans ce domaine les hommes peuvent se tromper et que le démon peut aussi les tromper. Elle sait que l'erreur ne porte jamais de bons fruits. Elle sait que l'ange des ténèbres peut se déguiser en ange de lumière, pour semer l'incertitude et la discorde, qu'il provoque de fausses visions pour jeter le discrédit sur les vraies. Elle sait que l'homme désire trop facilement des merveilles extérieures, qui le dispensent des engagements profonds de la foi. Elle sait que la vanité, ou le désir du gain, ou la faiblesse d'esprit peuvent simuler le bien, pour attirer les regards et satisfaire les plus bas instincts sous le couvert du sentiment religieux. C'est pourquoi elle suspend son jugement, elle ne se hâte pas de se réjouir, elle attend les fruits pour juger l'arbre.

Mais cependant — et ceci est tout à fait caractéristique de sa prudence — il arrive un moment où elle se prononce, où elle s'engage. Car elle sait aussi qu'elle porte l'Esprit de vérité vivant en elle, qui saura lui donner, au moment où elle en a besoin, le discernement du bien et du mal et la certitude maternelle de ce qui est bon ou mauvais pour ses enfants.

Non pas d'ailleurs que l'Eglise engage ici son magistère infaillible et définisse comme vérité de foi l'authenticité surnaturelle de telle apparition. Nous aurons à redire pourquoi ces apparitions et ces miracles n'appartiennent pas au dépôt de la Révélation et ne sont pas susceptibles de définition. Mais l'Eglise s'engage par son jugement et par son attitude. Elle inspire confiance à ses fidèles par ses démarches, par sa prière, par sa liturgie.

Le curé de Lourdes refuse longtemps de se rendre au lieu des apparitions. L'Eglise suspend vingt ans son jugement. Mais quand elle se rend à la certitude du caractère surnaturel des faits, ce sont les Cardinaux et les Papes, à la tête du peuple chrétien, qui se rendent à Lourdes, qui se mettent à genoux et qui adorent Celui qui nous parle aujourd'hui par sa Mère.

Telle est l'attitude de l'Eglise, non point refus du surnaturel, non pas mépris du merveilleux, non je ne sais quelle demi-mesure, mais la prudence qui suspend le jugement, tant que l'action de Dieu n'est pas assurée, et l'engagement, le don total du cœur, l'adoration, quand elle a reconnu le passage du Seigneur.

Telle devrait être l'attitude du peuple chrétien : discrétion avant de s'engager, générosité dans le don de soi. Nous pouvons pécher ici par deux excès : soit par un engouement irréfléchi, un emballement sentimental et un besoin excessif du merveilleux, soit par une méfiance, une sorte de mépris ou de scepticisme maintenus malgré les encouragements de l'Eglise. Peut-être y a-t-il lieu de nous demander si, sous le couvert de cette prudence surnaturelle qui est celle de l'Eglise, nous ne faisons pas passer parfois un certain mépris et un manque d'engagement en ces sortes de dévotions, qui seraient chez nous des traces cachées d'un rationalisme latent.

2. *Les petits côtés : carence de réflexion théologique et pauvreté d'expression artistique.*

Mais il se peut que, sans être aucunement rationaliste et tout en admettant parfaitement le droit de Dieu à intervenir personnellement dans l'histoire, nous restions comme gênés devant telle ou telle manifestation de la piété populaire, ou même comme impuissants à nous engager totalement dans cette forme de dévotion qu'est le pèlerinage marial. Peut-être encore, tout en l'acceptant tel qu'il est, aurions-nous l'impression de je ne sais quelle condescendance à une forme inférieure de la prière. Il faut bien voir que, si nous sommes dans de semblables dispositions, c'est que nous n'avons pas compris. Tous les gestes de notre dévotion à la Vierge nous élèvent immensément, en nous faisant participer au mystère de son union admirable avec le Verbe incarné. Si nous n'y trouvons pas cela, c'est que nous ne leur donnons pas leur portée réelle, c'est que nous n'en avons pas saisi le sens.

Au fond, nous arrivons mal à saisir et à exprimer tout ce qui est vécu dans les faits religieux que suscitent les pèlerinages à la Vierge. Le peuple chrétien se contente de vivre ces faits sans les analyser. Cela suffit à sa joie. Il y trouve nourriture pour sa vie religieuse. Mais l'homme qui réfléchit est mal à l'aise : il ne trouve pas les éléments pour s'expliciter à lui-même son action et pour en rendre compte aux autres. Il aura facilement l'impression d'être dans l'infra-rationnel, dans le sentimental, plus que dans le supra-rationnel, le surnaturel.

A vrai dire, il nous manque ici, entre la richesse inépuisable du fait surnaturel et l'expression que nous pouvons en donner à nous-mêmes et aux autres, une double médiation : celle du sensible et celle du rationnel. Tout fait religieux, transcendant par rapport à toute image et à toute idée humaine, nous atteint cependant à travers des images et des idées. Nous avons sans cesse à les dépasser, mais c'est cependant en nous appuyant sur elles que nous nous élevons vers la transcendance de Dieu.

Or il faut bien reconnaître que, sur ces faits merveilleux des « Apparitions », notre imagination est encombrée d'images aussi aberrantes que possible. Elle pourrait se nourrir des récits des voyants, qui sont en général pleins de simplicité, de poésie, de grandeur religieuse. Mais, ces récits mêmes, nous ne pouvons plus les lire qu'en nous représentant les faits à travers les images que l'art de l'époque nous en a données. Or, ce n'est pas un blasphème de constater que les représentations artistiques attachées à nos grands pèlerinages sont d'une pauvreté, d'une mièvrerie, d'une sentimentalité doucereuse, qui ne peuvent que nous égarer complètement. Quand on lui a présenté la statue de Notre-Dame de Lourdes, Bernadette

s'est caché la tête dans les mains, pour ne point supporter plus longtemps ce qui risquait de déformer dans son esprit l'image de la radieuse vision. Elle s'est écrié en pleurant : Oh ! ce n'est pas cela du tout. La sainte Vierge n'était pas comme cela ! » Or, cette statue et bien d'autres images plus déplorables encore ont été reproduites à des millions d'exemplaires, répandues jusqu'aux extrémités du monde, accommodées à tous les manques de goût, à tous les intérêts commerciaux et véritablement mille et mille fois profanées. Sans doute est-il exagéré de voir, avec Huysmans, dans toute cette imagerie, dans tout ce commerce de piété qui entoure les grands pèlerinages, une revanche du diable. Sans doute on ne pouvait exiger des artistes qu'ils s'élèvent à la hauteur du fait surnaturel en sa source et que Bernadette reconnaisse l'Immaculée *telle* qu'elle l'avait vue. Sans doute y aura-t-il toujours un dépassement nécessaire pour passer des images à l'ineffable réalité. Mais il n'est pas exagéré de penser que, dans beaucoup d'esprits, quelles que soient leur culture et leur science, ces images, d'une si pauvre valeur religieuse, ont créé un écran qu'il faut dépasser pour retrouver la grandeur sacrée des faits de Lourdes, de La Salette, de Fatima, de Pontmain.

Mais il y a plus grave encore. Si notre imagination est encombrée de fausses représentations, notre esprit trop souvent est vide. Non pas que les livres ou les réflexions nous manquent sur la Vierge, sur les apparitions, sur les lieux de pèlerinage. On pourrait faire un volume rien qu'avec une bibliographie sur les pèlerinages en l'honneur de Marie. Mais, malgré cette abondance de littérature mariale, il nous semble qu'il manque ici, à l'échelle qui pourrait nous hausser à la compréhension du sens profond de ces apparitions, au moins un échelon, si ce n'est deux.

D'une part en effet nous avons une théologie des mystères de Marie, qui s'est développée en ces derniers temps d'une façon admirable. Mais ces réflexions s'attachent, soit à dégager le sens religieux des faits de la vie de la Vierge rapportés par l'Evangile, soit à saisir la portée universelle de son rôle dans l'économie du salut. Les apparitions de la Vierge n'y sont pas intégrées. Elles ne font partie ni de la vie de la Vierge, telle que l'histoire sainte la révèle, ni de ses privilèges sacrés, tels que la théologie les étudie.

Par ailleurs nous avons des récits aussi détaillés et nombreux que possible, et souvent de grande valeur historique, sur les apparitions, des livres de piété, des manuels du pèlerin. Nous trouvons là le récit des faits, non pas une réflexion théologique sur leur sens. Plusieurs soulignent la valeur apologétique de ces faits et marquent comment ils peuvent ouvrir un chemin pour les incroyants. Quelques-uns, comme les méditations de Léon Bloy sur La Salette, essaient de dégager le message spirituel adressé à telle époque. Très peu ont tenté de marquer le sens même des apparitions de la Vierge dans l'ensemble de

la vie de l'Eglise, leur place et leur sens par rapport à l'ensemble du dessein de Dieu, d'un mot d'en faire la théologie [2].

En schématisant — peut-être à l'excès — cette impression d'ensemble, on pourrait dire : les apparitions de la Vierge n'ont pas encore été intégrées dans la théologie mariale, ni même dans la théologie tout court.

Les derniers développements de la théologie mariale tendent à établir de façon de plus en plus nette les liens vivants qui relient le dessein de Dieu sur la Vierge à l'ensemble de son dessein sur le monde, qu'il accomplit dans l'Eglise. La pensée catholique sur la Vierge Marie n'est pas un traité séparé du reste de la théologie, de même que la dévotion à la Mère du Sauveur ne doit pas s'enfermer dans une chapelle, mais s'unir au centre même de notre amour pour le Christ et s'insérer dans la grande liturgie de l'Eglise. On le sent de plus en plus, c'est dans ce sens que la pensée sur la Vierge Marie et la piété envers elle doivent progresser sans cesse, non pour disparaître et s'estomper, mais pour prendre tout leur sens d'Eglise; non pour se perdre, mais pour se trouver.

Il y a là d'ailleurs comme une loi de la pensée humaine, qui ne peut tout embrasser d'un seul regard. Tout aspect nouveau, qui vient d'être mis en valeur, tend d'abord à être considéré pour lui-même et comme séparément : il occupe un instant le champ de vision. Puis, cette analyse même force à déceler ses liens intimes avec des ensembles plus vastes et à l'intégrer, non sans enrichissement pour l'ensemble et pour lui-même, dans une synthèse plus complète.

Or il nous semble précisément qu'un regard plus attentif porté sur les Apparitions de la Vierge peut nous aider, non seulement à mieux discerner leur place dans l'ensemble de la vie et des mystères de Marie, mais encore à mieux situer tout l'ensemble du Mystère de Marie dans le dessein de Dieu, c'est-à-dire dans le déroulement de ces merveilles qu'il accomplit d'âge en âge pour ceux qu'il a choisis,

---

2. Il est très remarquable qu'une œuvre de théologie générale, comme le *Dictionnaire de Théologie catholique,* ne comporte aucune étude sur les Apparitions de la Vierge. L'article de E. Dublanchy sur *Marie* n'en parle même pas. Cfr *D.T.C.,* t. IX, col. 2339 à 2474. L'article *Apparitions,* t. I, col. 1687 à 1691, de Forget, ne parle que des apparitions en général et ne fait qu'une allusion aux apparitions de la Vierge. Dans la bibliographie si précieuse qu'il nous donne à la fin de son *Court Traité de Théologie mariale,* l'Abbé Laurentin ne trouve à mentionner comme livre de théologie sur les apparitions que celui de Goubert et Cristiani : *Les apparitions de la Sainte Vierge* (Paris, La Colombe, 1952), qui est un récit très précis des faits, mais ne cherche pas à en présenter le sens. L'Abbé Laurentin note lui-même, à propos des apparitions : « Les théologiens ont souvent tendance à les sous-estimer, pour deux raisons : 1°) Ils savent que la Révélation est close et qu'ils n'ont pas à fonder leurs travaux sur ces manifestations du ciel. 2°) Ils sont rebutés par la médiocrité et l'excitation parfois quasi délirante de certaines publications sur ces matières » (*Court Traité de Théologie mariale,* Lethielleux, 1953, pages 117, 118).

afin d'en faire son Peuple, le Corps mystique de son Fils et l'Eglise du Verbe incarné.

3. *Les Apparitions dans le dessein de Dieu.*

Sous prétexte de saisir toute la valeur religieuse des apparitions et des miracles accordés à notre temps, il serait vain d'en majorer l'importance. Il s'agit de les situer à leur place dans le dessein de Dieu sur le monde et sur nous, afin d'entrer par eux en communication de ce dessein.

Récemment, dans une petite ville de France, un apostat, prêtre défroqué, avait fait une conférence sur ce thème : « Pourquoi je suis incroyant ». A quelques jours de là, un prêtre de la ville lui répondit par une autre conférence : « Pourquoi je suis croyant ». Pendant deux heures, il parla exclusivement des miracles de Lourdes.

Ce serait sans doute une manière un peu courte de présenter ainsi le problème de la foi à l'incroyant moderne, comme si une apparition ou un miracle de la Vierge suffisait à éclairer d'un seul coup ce qu'on doit croire et ce pour quoi on doit croire. Ce serait sans aucun doute une erreur de situer sur le même plan la manifestation du Christ, telle qu'elle nous est révélée dans l'Evangile et les apparitions de la Vierge, les miracles du Christ et les miracles de Lourdes.

Peut-être certains ne sentiront-ils pas immédiatement la différence. N'y a-t-il pas, dans les lieux de pèlerinage, ici et là, des miracles aussi éclatants que ceux qui nous sont rapportés dans l'Evangile? N'est-ce pas le même Seigneur qui agit, la même puissance, la même bonté? Pour finir, ces miracles n'ont-ils pas le même sens, la même valeur religieuse que ceux que le Christ a accomplis autrefois? Le Christ est le même hier, aujourd'hui et toujours. Ce n'est pas un intervalle de dix-neuf siècles qui change la nature de ses interventions.

Oui, sans doute. Mais s'en tenir là, c'est méconnaître un des caractères essentiels des miracles du Christ et de tous les faits évangéliques, caractères qui les mettent à part dans l'histoire du salut. C'est que, comme l'a si bien vu saint Augustin, après saint Jean lui-même, les miracles du Christ ne sont pas seulement des « œuvres » merveilleuses, qui aident l'incroyant à reconnaître sa divinité, ils sont des signes, « σημεῖα », des mystères, des manifestations visibles de l'invisible mystère du Christ. Ils sont des actes du Verbe de Dieu; par là même chacun d'eux porte en lui une manifestation de Dieu, une théophanie, et comme un élément de la Révélation totale, qui nous est annoncée dans le Christ : « Ipsa facta Verbi verba sunt ». « Dominus enim noster Jesus Christus ea quae faciebat corporaliter etiam spiritaliter volebat intelligi [3]. »

3. S. Aug., *Sermo 44, de Verbis Domini.*

Les miracles évangéliques sont non seulement des arguments qui mettent sur le chemin de la foi, mais ils sont objets de foi pour le croyant, qui y découvre les insondables richesses de Dieu : ils font partie de la Révélation. En eux, comme à travers tout l'ensemble des faits évangéliques, nous saisissons dans le Christ historique la grande manifestation de Dieu dans le monde : la plus splendide des théophanies, l'Epiphanie de Dieu. Dans cette vie du Christ, telle qu'elle a été vue et rapportée par les témoins, inspirés par l'Esprit, se manifeste le dessein de Dieu sur son peuple. En Lui s'accomplissent les promesses, se réalisent les temps messianiques. En Lui se révèle une fois pour toutes, au centre de l'histoire, en cette grande Pâque que toute sa vie prépare et accomplit, le dessein de Dieu sur l'humanité, qui est de la sauver, en la faisant passer, par la mort, à la vraie vie, en la faisant monter, par la croix, vers le ciel, dans le retour même du Fils vers le Père, dans l'Esprit.

Cela a été dit et manifesté une fois pour toutes avec la vie, les miracles et la résurrection du Christ. Avec l'Ascension, avec la Pentecôte, avec les actes des Apôtres, cette Révélation est accomplie. Donnée une fois pour toutes au centre des temps, elle illumine tous les siècles.

C'est pourquoi il serait vain de vouloir découvrir dans les Apparitions de la Vierge Marie une sorte de complément de la Révélation du Fils et, dans les miracles de Lourdes ou de Fatima, une manifestation de la puissance ou de la bonté du Christ, qui ajoute quelque chose à ceux de l'Evangile. Ce sera toujours une erreur des esprits superficiels d'être à l'affût des « révélations nouvelles », qui les dispensent d'approfondir dans la foi l'unique et définitive Révélation, que le Père nous donne pour toujours en son Fils Jésus-Christ. Tout est dit d'une façon définitive dans le Verbe qui s'est fait chair. Tout nous a été donné en Lui. Rien ne saurait y ajouter. Il faut relire jusqu'à la fin des temps le dialogue du Maître avec Philippe : « Seigneur, montrez-nous le Père et cela nous suffit. » — « Depuis si longtemps je suis avec vous et tu ne me connais pas? Philippe, celui qui me voit voit le Père [4] ».

Mais ce grand fait de la Révélation de Dieu dans son Christ, qui domine toute l'histoire, rayonne dans toute l'histoire. A cause même du réalisme de l'Incarnation, c'est à la fois un fait passé, puisque par son humanité le Christ s'insère dans l'histoire, et un fait présent, actuel, contemporain, car par sa divinité le Christ est éternel. Aussi, dans son infinie bonté, Dieu a voulu que le passé nous soit rendu présent dans des signes qui actualisent dans le temps et qui portent à notre contact le rayonnement éternel de l'Incarnation.

A travers l'histoire qui précède l'Incarnation, il a disposé toute

4. Jn, XIV, 8-9.

une série de relais prophétiques, qui en portent le signe et qui en anticipent la présence à travers l'Ancien Testament. Toute cette histoire, tous ces gestes, toute cette liturgie, toutes ces merveilles prophétiques, que Dieu accomplit en son Peuple, se rapportent dans l'intention de celui qui dirige tout au fait unique de l'Incarnation et ne font qu'un avec lui. Déjà c'est le Verbe qui parle et le Fils lui-même qui vient.

De même, ce fait, qui domine le temps, manifeste sa transcendance même par une série de signes qui se déroulent dans le temps et qui tous se réfèrent et nous réfèrent au même instant. En sorte que, par ces signes mêmes, qui portent l'attention et l'intention des hommes de tous les âges et de tous les pays vers leur centre, qui est le Christ, on peut dire que tous les siècles se récapitulent en Lui.

Tel est le sens profond du mystère sacramentel et très particulièrement du mystère eucharistique. Nous savons très bien qu'il n'ajoute absolument rien au mystère de Rédemption accompli une fois pour toutes par la mort et la résurrection du Christ Jésus. Mais nous savons aussi, dans la foi, que par ces signes vivants nous sommes efficacement et comme sensiblement reliés au centre même de notre vie : le Christ. En eux et par eux le Christ nous est présent et nous lui sommes actuellement donnés. Par la médiation de ces signes, la présence et l'action du Christ nous atteignent au cœur. Ils n'ajoutent rien au mystère d'Incarnation, mais ils achèvent son rayonnement dans le temps, ils manifestent et accomplissent ce qu'il est : Dieu présent à l'humanité, Dieu donné à ceux qu'il aime, Dieu réunissant son peuple et lui communiquant sa vie en Jésus-Christ.

A vrai dire, cet achèvement du mystère d'Incarnation, cette communication des richesses du Christ, cette manifestation du dessein de Dieu sur son peuple, ne s'accomplissent pas seulement dans l'Eucharistie. Ils se réalisent dans l'Eglise tout entière. Ici et là, les mystères du Christ sont répandus jusqu'aux extrémités du monde, rendus présents jusqu'à la fin des temps. En vrai, c'est le même mystère du Corps mystique du Christ. On sait assez maintenant que ce mot désigne aussi bien la présence mystérieuse du Christ dans l'eucharistie et sa vie répandue dans l'Eglise. C'est le mystère du Christ total, le mystère de l'humanité nouvelle rassemblée par le Christ en Lui, le mystère de l'Incarnation dans son rayonnement catholique, manifesté et communiqué à tous les temps et à tous les peuples dans l'Eglise, signe efficace de ce rassemblement universel par l'Eucharistie, qui le représente et l'accomplit en elle. L'Eucharistie est le sacrement dans lequel l'Eglise entière se reconnaît et s'accomplit, comme réunion de tous dans le Christ et entrée de tout son peuple dans sa Pâque, dans son passage au Père.

C'est ici même que nous pouvons saisir la plénitude de sens et **de portée religieuse des apparitions et des miracles adressés à notre**

temps, dans les lieux variés et aux moments divers où se manifeste la Vierge. Ils obéissent à la même loi. Ils participent au même mystère.

En effet, si nous voulons les situer exactement, il ne nous est pas inutile, après les avoir référés aux miracles et révélations du Christ de l'Evangile, de les comparer aux apparitions ou miracles qui peuvent être relatés dans la vie des saints. Ceux-ci n'ont qu'une valeur privée. D'une manière générale, l'Eglise les considère comme pouvant être destinés à l'illumination de telle vocation, parfois à l'origine de telle forme de vie particulière, ou de telle forme de dévotion, ou à la réforme et à la direction de tel milieu déterminé. Par ce biais, ils font retour au bien commun de l'Eglise, ils appartiennent à cet ensemble de vie et de sainteté qu'elle incarne dans le monde. Mais ils s'adressent à tels ou tels en particulier; leur message vise directement une petite portion de l'Eglise, non l'Eglise entière. C'est ce qui leur garde leur caractère privé.

Il n'en va pas de même d'un certain nombre des apparitions et pèlerinages de la Vierge, au siècle dernier. On peut dire qu'ils sont entrés dans le domaine public. Non seulement, après mûre réflexion, l'Eglise a reconnu leur origine surnaturelle, non seulement elle a approuvé les lieux de culte bâtis sur les emplacements de ces pèlerinages, mais elle y prend part officiellement et elle en tourne le message vers tout le peuple chrétien. A maintes reprises, les évêques et les papes ont participé eux-mêmes, en tant que chefs de l'Eglise, au culte des pèlerinages. A maintes reprises, le Pape, dans des documents adressés à l'Eglise universelle, a fait état de ces faits, en a tiré des leçons et des ordres qui s'adressent à tous! Enfin et surtout la liturgie, qui nous fait célébrer, au cours de l'année, tous les mystères du Peuple de Dieu, a fait célébrer par le monde catholique les plus insignes de ces apparitions, celles de Lourdes. On peut dire, sans exagérer, que de cette manière et de bien d'autres manières encore, acceptés par la piété universelle du peuple chrétien, ces faits sont entrés dans la vie de l'Eglise, ou plutôt l'Eglise a reconnu, par l'instinct de l'Esprit qui la guide, que ces faits étaient dans sa vie. Le Peuple de Dieu reconnaît ces événements et les célèbre; ils lui appartiennent; ils appartiennent à son histoire.

Qu'est-ce à dire? Non pas, nous l'avons déjà marqué, que ces faits nous apportent des nouvelles révélations ou un complément à la Révélation. Il n'y a qu'une Révélation de Dieu et elle est tout entière en Jésus-Christ. Mais, comme les sacrements, quoique d'une tout autre manière, ces apparitions sont comme des signes et des médiations spirituelles, qui nous permettent d'approcher et de rejoindre l'unique don de la grâce dans le Seigneur Jésus. A leur manière, elles nous rendent l'Evangile présent.

Et sans doute tout est donné et mis à notre portée dans l'Eucha-

ristie, puisque le Christ lui-même est là présent, le Christ qui enseigne et qui fait les miracles, le Christ mort et ressuscité, le Christ historique et le Christ éternel. Mais il est là invisible et caché. La Bible, l'Evangile nous mettent en contact avec les faits historiques de la vie du Christ, par la voie du témoignage. L'Eucharistie, les sacrements nous donnent sa grâce et nous font participer à ses mystères par des signes qui nous les représentent et qui nous les voilent en nous les communiquant. Nous n'avons pas vu et nous avons cru : c'est là notre condition. Nous sommes en contact avec l'invisible. Et, par la grâce de la foi, l'invisible est aussi réel, aussi sûr pour nous que le visible : c'est la vie de foi. La dernière des béatitudes de l'Evangile « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru [5] ».

Il reste pour tous non pas un doute, mais une insatisfaction. La connaissance naturelle de l'homme passe par ses sens : on voudrait voir, on voudrait entendre, on voudrait toucher. Le Christ ressuscité s'est prêté à ce désir d'une expérience de la réalité de son corps glorifié, pour les apôtres. Il voulait que leur témoignage pût se référer à un mode de connaissance qui, pour être plus sensible, nous paraît plus indiscutable. « Palpate et videte ».

Nous n'avons pas à réclamer pour nous une expérience semblable des réalités surnaturelles; ce serait un manque de foi. Il reste un désir naturel de saisir par les sens eux-mêmes tout ce qui peut être objet d'expérience dans le mystère du Christ. Voir... avec tout ce que cela implique d'évidence à la fois intellectuelle et sensible, n'est-ce pas le mot qui résume notre aspiration au ciel? « Nous verrons Dieu, nous Le verrons », répétait le saint curé d'Ars en pleurant. Et saint Thomas ne nous fait-il pas chanter devant le Saint-Sacrement : « Iesu quem velatum nunc aspicio, Oro fiat illud quod tam sitio, Ut te revelata cernens facie, Visu sim beatus gloriae ».

Ce désir d'une révélation nouvelle, complète et même sensible de de la gloire du Seigneur, qui possède le croyant et tend ses aspirations vers le Jour bienheureux de son Apparition et de son Retour, il travaille aussi d'une autre manière l'incroyant.

L'incroyant, je ne parle pas de celui qui refuse la foi, mais de celui qui la cherche, de celui qui a besoin de points d'appui au départ de sa recherche. Il part normalement des données de l'expérience et de la raison. Il est bien sûr que ce qu'il peut connaître de la valeur des témoignages apportés par l'Evangile et de la vie de l'Eglise, telle qu'elle lui apparaît s'il cherche à la connaître en profondeur, suffit à lui donner assez de certitude rationnelle pour soumettre son esprit aux lumières de la foi.

Il reste que l'absence de toute merveille visible, de tout miracle,

5. Jn, XX, 29.

dans l'Eglise actuelle, le forcerait à un dépassement difficile, pour admettre que de telles choses aient pu exister, il y a dix-neuf siècles, sans s'être jamais reproduites depuis.

Il est trop évident que Dieu n'était aucunement tenu d'exaucer ces requêtes de merveilles sensibles, à portée de notre expérience actuelle. Elles ne sont pas requises à la foi. Il reste que, puisqu'il lui a plu gratuitement de nous les donner, nous pouvons en saisir l'harmonie profonde avec les désirs du cœur humain.

Il est admirable de voir comment ces faits répondent non seulement à l'attente humaine de tous les temps, mais très particulièrement aux besoins de ce temps. En plein XIX^e^ siècle, alors que le culte de la science expérimentale bat son plein, alors que le rationalisme tente de dissoudre tous les faits surnaturels de l'Ancien et du Nouveau Testament dans une sorte de projection et d'objectivation des besoins latents du cœur, ces faits très humbles et très simples suffisent, plus que de gros volumes, à réfuter d'un coup ces théories. Pour le rationaliste, tout le merveilleux évangélique doit être considéré comme fabriqué par la conscience, les miracles doivent être considérés comme des mythes où les besoins du cœur se prennent pour des faits et où les rêves de l'homme se transforment en réalités qu'on essaie d'insérer dans la trame de l'histoire. Tout cela correspond à une mentalité dépassée, où la foi au merveilleux est entretenue par l'ignorance des forces de la nature. Tout le merveilleux surnaturel a été fourni par des consciences primitives et n'est que le fruit de leur ignorance. Aucun des faits considérés comme surnaturels ne résisterait à l'examen d'un esprit positif formé par la science. Ils appartiennent à une mentalité dépassée, à un autre âge de l'humanité. Toute la révélation, toute la foi chrétienne, toute vie religieuse, tout appel au transcendant s'enfonce avec eux dans un passé périmé, pour laisser place à l'âge de la connaissance objective et des réalisations terrestres.

Or, voici des faits, voici du merveilleux, voici des miracles, non point passés, mais présents. Aucune conscience n'a eu le temps de les former, ou de les déformer. Ils ne sont point transmis par des documents, ils sont à portée d'observation. L'Eglise, avec une assurance paisible et un respect admirable des moyens humains d'investigation, invite les savants eux-mêmes à venir examiner, constater, diagnostiquer. Le miracle est à portée de la science. Ce n'est pas un mythe, c'est un fait. Ce n'est pas du passé, c'est du présent. Le merveilleux est apparu de nouveau et s'impose à la conscience contemporaine. Il départage, comme au jour même de la venue du Christ, le croyant et l'incroyant. Il renvoie les consciences à l'Evangile, comme à un fait qui agit, au Christ comme à une Personne, et de nouveau il faut prendre parti.

Ces faits sont donc toujours une question posée à la conscience de

l'incroyant. Ils n'apportent rien de nouveau, mais leur présence réfère la conscience moderne au réalisme de l'Evangile. C'est un fait : Dieu agit dans l'histoire et son action appelle une réponse de l'homme.

Cette portée apologétique des apparitions et des miracles de Lourdes, de Fatima, a été souvent soulignée. Elle est loin d'épuiser leur valeur religieuse. On a peut-être moins réfléchi sur la richesse de ces faits pour les croyants eux-mêmes. Cela, ils le sentent, ils le vivent; ils sont incapables de l'expliquer. Le vécu est ici beaucoup plus riche que le pensé.

L'expérience du chrétien, qui est plongé dans l'ambiance d'un grand pèlerinage marial, est inexprimablement riche. Il a l'impression de joie, de facilité, d'un être longtemps exilé qui retrouve sa patrie, d'un être longtemps enfermé qui retrouve son milieu naturel.

Des gens, qui ont habituellement une vie chrétienne très diminuée, sont saisis par cette atmosphère vivifiante, qui apporte soudain un stimulant extraordinaire à leur vie religieuse. Ils ont l'impression de découvrir ce que cela pourrait être, ce que cela doit être.

C'est que le chrétien trouve ici, d'une façon unique, merveilleuse, le milieu qui convient à sa foi. Dans le monde, dans le monde moderne, elle est constamment éprouvée et gênée; or, voilà qu'ici, pour une fois, le surnaturel apparaît. Ce monde invisible, dans lequel nous vivons par la foi, devient comme sensible. Les réalités surnaturelles se sont acquis, dans ce coin du monde, droit de cité. Elles ont construit un milieu, un cadre, une ambiance, qui leur est adaptée. Le chrétien, qui passe partout comme un étranger, est ici chez lui.

Cette réalité de la Cité de Dieu, enfin vécue, est un épanouissement merveilleux pour la foi. A travers cette expérience, nous rejoignons toutes les promesses de Dieu. Tout ne fait qu'un : le passé, l'avenir. Tout est uni dans le plan divin. Chaque partie implique toutes les autres. C'est une richesse merveilleuse qui monte soudain au cœur.

Le passé est ici présent. Ce sont les temps messianiques, c'est l'Evangile. C'est le Christ qui passe, qui guérit les infirmes, qui pardonne aux pécheurs. C'est sa Mère qui est près de Lui et près de nous; qui intercède et qui console. C'est la foule qui l'acclame, qui se presse et qui prie. Ce dont nous vivons tous les jours dans la foi, ce mystère invisible dans lequel notre vie tout entière est portée, le voici aujourd'hui sous nos yeux : notre corps, nos sens, notre cœur y sont pris tout entiers. C'est une joie indicible de tout l'être.

Cette joie nous porte en avant. Car le passé pour nous est prophétique. Le Christ de l'Evangile est celui dont nous attendons le Retour glorieux et béatifiant. Et s'il tarde à venir, notre foi l'attend. Et si sa gloire n'apparaît guère, notre espérance sait qu'elle se prépare dans l'invisible. Et s'il s'en faut de beaucoup que sa royauté soit établie en ce monde, nous savons qu'elle arrive et que rien ne saurait

lui résister. Nous croyons aux promesses de Dieu et, à travers toutes les contradictions des siècles, nous affirmons son inviolable fidélité. Nous savons que l'avenir est au règne de Dieu parce que le Christ déjà est venu et nous a promis qu'Il reviendra établir son royaume et nous faire régner avec Lui. Mais aujourd'hui ce futur est présent.

Voici le royaume de Dieu parmi nous. Voici les peuples réconciliés autour de leur Sauveur, voici le Christ triomphant, voici toute souffrance soulagée, toute misère guérie, tout péché pardonné, toutes larmes essuyées de nos yeux. Voici l'Agneau immolé et toutes les nations qui l'acclament. Déjà c'est le commencement du ciel; non, ce n'est qu'une image.

Mais cette image est un fait, c'est une réalité qui s'inscrit dans l'histoire. Cette réalité vient du ciel et nous nous insérons dedans. Déjà nous avons vécu des heures du ciel... nous avons pris pied dans la Cité céleste. Nous repartons réconfortés. Notre foi et notre espérance ont grandi. Nous ne sommes pas à la poursuite d'un mirage. Et le souvenir que nous gardons, l'expérience inscrite dans notre vie nous portent en avant, à la recherche de la Cité qui demeure.

Par tous ces traits, les faits qui caractérisent ces grands lieux de pèlerinage rejoignent à leur place, en leur lieu, toutes ces « merveilles » que Dieu a faites pour son Peuple, qui jalonnent sa route et soutiennent son espérance.

« Mirabilia Dei » : les merveilles que Dieu accomplit pour son Peuple. Il est impossible de dire tout ce que ces mots contiennent, tout ce qu'ils évoquent pour le cœur croyant, nourri de l'Ecriture. C'est parmi ces choses admirables qui, à travers tous les temps, avant le Christ dans l'histoire d'Israël, dans le Christ de l'Evangile, et après Lui en son Eglise, témoignent de l'imprescriptible fidélité de Dieu, c'est parmi ces prodiges qui manifestent à tous les siècles sa toute-puissante bonté, qu'il faut ranger ces apparitions et ces miracles, par lesquels il s'adresse à notre temps. C'est dans cette lumière qu'il faut comprendre ces faits pour en saisir toute la valeur religieuse. C'est avec cette foi qu'il faut en vivre dans l'Eglise, afin d'avoir l'incomparable joie de saisir enfin combien nous entrons nous-mêmes vivants dans l'Histoire sainte de l'humanité *.

Reims. Abbé Louis LOCHET.

---

* *N.d.l.R.* — La *N.R.Th.* publiera dans son prochain fascicule la seconde partie de cette importante étude, qui a pour objet « le caractère religieux des apparitions comme merveilles que Dieu accomplit pour son peuple ».